suite de son attachement au parti des *whigs* (1), la décidèrent à se rendre en Italie, où elle passa vingt-deux ans dans les états de Venise. Après la mort de son mari, qui l'avait suivie dans cet exil volontaire, elle revint en Angleterre, en 1761, et mourut l'année suivante, au sein de sa famille.

Lady Wortley, pendant le cours de ses voyages, en écrivit la relation sous la forme de lettres adressées à divers personnages; mais ces lettres, modèles de grâce et de spirituelle critique, ne furent publiées qu'après sa mort. Nous avons encore de lady Wortley, quelques fragmens et des poésies imprimés avec ses lettres (2).

FRAGMENT DE LA LETTRE XI.

« It is not from Austria that one can write with vivacity, and I am already infected with the phlegm of the country. Even their amours and their quarrels are carried on with a surprizing temper, and they are never lively but upon points of ceremony. There, I own, they shew all their passions; and, 'tis not long since two coaches meeting in a narrow street at night, the ladies in them, not being able to adjust the ceremonial of which should go back, sat there with equal gallantry till two in the morning, and were both so fully determined to die upon the spot, rather than yield in a point of that importance that the street would never had been cleared till their deaths, if the emperor had not sent his guards to part them, and even then they refused to stir till the expedient could be found out of taking them both out in chairs, exactly at the same moment. After ladies were agreed, it was with some difficulty, that the pass was decided between the two coachmen, no less tenacious of their rank than the ladies.

Vienne, 26 septembre 1716.

« Ce n'est pas d'Autriche que l'on peut » écrire avec légéreté; et je suis déjà at» teinte du flegme du pays. Même dans » leurs amours et leurs querelles, ils ap» portent un sang-froid surprenant, et » n'ont jamais de vivacité que lorsqu'il » s'agit de cérémonie. Là, je l'avoue, ils » montrent toutes leurs passions : il n'y a » pas long-tems que, dans une rue étroite, » deux voitures se rencontrant, à la nuit, » les dames qui étaient dedans, ne pou» vant régler le cérémonial pour savoir la» quelle des deux reculerait, restèrent là, » avec une égale politesse, jusqu'à deux » heures du matin, et étaient l'une et l'au» tre si entièrement déterminées à mourir » sur la place plutôt que de céder sur un » point de cette importance, que la rue » n'aurait été libre qu'à leur mort, si » l'empereur n'avait envoyé ses gardes » pour les séparer; même elles refusè» rent alors de quitter la place, jusqu'à » ce qu'on eût trouvé l'expédient de les » faire sortir, dans des chaises-à-porteurs, » toutes deux exactement au même mo» ment. Après que les dames furent d'ac» cord, ce ne fut pas sans difficulté que le » pas fut décidé entre les deux cochers, » non moins jaloux de leur rang que leurs » maîtresses. »

M[lle] E. K.

(1) *Whigs*, sobriquet que les royalites, à leur tour, donnaient aux fanatiques qui étaient contre le roi Charles II.

(2) Dans ces exercices de traduction des langues étrangères, nous sacrifierons toujours l'élégance du style à la fidélité de la version.

Éducation.

—

LA JEUNE BRAHMINE.

Un jour, en remontant le Gange à l'heure paisible où tout commence à être repos, calme, bonheur dans la nature, à l'heure où le cokila, le rossignol des Indiens, fait entendre encore un doux concert pour célébrer les dernières clartés du soleil qui meurent avec ses chants, Nara-Mouny aperçut un bûcher et il frémit; car on lui avait affirmé que les Anglais étaient parvenus à abolir ces sacrifices terribles, où une femme pleine de vie meurt au milieu des flammes sur le cadavre de son mari. Il s'approcha de la jeune Brahmine qui allait consommer la *suttie* (1), et immoler son existence dans d'horribles tourmens au souvenir d'un amour qu'elle n'avait peut-être jamais éprouvé. Il l'avait connue autrefois, et des larmes mouillèrent ses yeux. Malgré la foule qui l'environnait, il ne put s'empêcher de lui demander si elle ne regrettait pas ses enfans? « Que veux-tu, Brahme? tu es le premier que j'aie vu ému en songeant à ma destinée. On nous promet le bonheur dans le ciel, et sur la terre on nous réserve l'éternelle infamie. Le choix ne peut être douteux. » Et la jeune veuve tomba quelques instans dans une morne rêverie.

(1) Les Anglais ont fait jusqu'à présent d'inutiles efforts pour abolir ces sacrifices odieux, qu'on désigne sous le nom de *sutties;* ils exigent que la femme qui se brûle accomplisse ce sacrifice de son plein consentement; et si elle s'échappe du bûcher, elle trouve protection dans leurs lois. Mais ces mesures répressives n'ont eu que de bien faibles résultats. Dans ses petites possessions aux Indes, le gouvernement français a dernièrement accordé une pension à une veuve hindoue qu'on avait arrachée au bûcher.

« Mais laisse-moi, continua-t-elle; je n'ai plus que quelques instans à donner à la terre, et ils doivent être consacrés à celle qui me doit la vie. » Alors, faisant venir un jeune enfant couché dans un berceau tout parfumé des fleurs du mâlicâ, elle le couvrit de mille baisers, et lui offrit son sein; puis, quand l'innocente créature eut achevé de puiser un lait pur à cette source qui allait être bientôt tarie, elle sourit à sa mère de ce sourire qui est un langage céleste entre la mère et son enfant; la Brahmine la recoucha dans son petit lit, en attachant sur elle des regards où on lisait toute l'ardeur d'un amour de mère qui donnerait mille existences pour son enfant, et toute l'angoisse d'une pauvre femme à qui on ne veut pas même laisser quelques instans de vie pour se rassasier de ses baisers.

Quand la jeune veuve eut, par quelques sourires d'amour, mêlés à bien des larmes, parlé à son enfant le langage muet qu'elle comprenait si bien depuis quelques mois, elle laissa tomber ces dernières paroles de son cœur, comme si la pauvre petite les eût comprises: « Adieu, enfant! demain tu auras Brahma pour père, et tu auras pour mère la nature qui nourrit les petits oiseaux des champs; mais quand tu souriras ce ne sera plus une mère qui viendra répondre à tes sourires! bien heureuse si un gai rayon de soleil vient répondre à tes douces joies! — Quand tu pleureras ce ne sera plus ta mère qui viendra essuyer tes yeux! que le vent caressant du soir les sèche du moins pour moi! — Ils disent que je vais au ciel rejoindre ton père, mais le ciel était pour moi près de ton berceau: une mère n'en rêve pas d'autre, hélas! Tu es une fille et tu es consacrée à la douleur! commence ta carrière, ta mère a fini la sienne. — Quand tu ne seras plus tout petit enfant, ma fille, il faudra apprendre à compâtir aux maux des autres; car, vois-tu, c'est la destinée de la femme: aimer et souffrir, et souffrir pour consoler. Quand tu

seras une belle et brillante jeune fille, il faudra de la pitié qui console faire ta première vertu; il y a des jours bien mauvais dans la vie où c'est tout ce qui reste à l'homme des biens que Brahma lui donne, ou de ceux que la fortue lui a laissés. Va, ma fille, souris toujours comme tu souris maintenant à ceux qui t'environneront..... Les larmes solitaires, gardeles pour toi : pleure et prie, mais loin des hommes. Oh! si j'avais pu te voir belle, caressée, entourée d'amour, je t'aurais dit : Pleure dans mon sein, résigne-toi sur mon cœur! mais tu n'auras pas de mère! et nulle ne t'aimera pour toi comme une mère t'aurait aimée! Aimable enfant! le soir de ton printems viendra, tu seras mère à ton tour; que ton époux ne t'appelle pas au ciel trop vite. N'aie pas à contempler un sourire comme celui que je vois!..... Écoute! ils m'appellent; écoute bien... Quand tu seras mère, dis à ta fille : « La plus sainte vertu de la femme, c'est de toujours pardonner. »

Nara-Mouny n'eut pas la force d'en entendre davantage, il s'éloigna avec une profonde douleur; il commençait à voguer de nouveau sur le Gange, quand les gémissemens de la victime frappèrent ses oreilles; ils se mêlaient au bruit des cymbales et du tamtam qui étouffaient ses cris.

M. Ferdinand Denis.

LA MENDIANTE.

Ce n'était point une de ces femmes dégoûtantes à qui l'on donne une pièce de six pences en détournant la tête; c'en était une qui semblait avoir vu des jours plus heureux....« Une » comme dit Shakspeare, « qui pourrait vous raconter une histoire. »

(*Les Eaux de St.-Ronan*. W. Scott.)

Huit heures sonnaient lentement; les réverbères éclairaient d'une lumière rougeâtre; le ciel semblait envelopper Paris d'un crêpe noir, et le pavé seul était blanc, car il neigeait... lorsqu'une femme et une jeune fille, sortant d'une allée sombre, descendirent le faubourg Saint-Jacques.

« Où allons-nous donc si tard, maman? demanda la jeune fille.

» — Dans le quartier des riches, mon enfant. Ici, tout dort ou souffre le froid et la faim..... là-bas, tout veille et jouit des plaisirs de la vie.

» — Pourquoi cela?

» — Parce que Dieu le veut.

» — C'est vrai! il veut aussi l'hiver, puis l'été..... Oh! l'été, que l'on est heureux! on a chaud! Allons, maman, donne-moi la main, cela va m'amuser. Notre grenier est si triste! lorsque je ne te regarde pas, je ne sais où regarder; et le soir, que faire? quand on n'a pas de chandelle, qu'on ne peut pas dormir, qu'on ne sait à quoi penser... Et puis d'ailleurs, j'ai des tiraillemens d'estomac... parce que je grandis, sans doute, et cette promenade me fera du bien.

» — Mon enfant!

» — A présent que nous sommes sur le quai, le vent souffle plus fort, laisse-moi passer devant toi, je le recevrai toute seule. Mon Dieu! ça vous pique la figure comme si c'étaient des épingles... Tu ne me dis rien, maman; est-ce que tu es malade? Moi, je me porte bien, » ajouta-t-elle pour la rassurer; mais sa voix était faible et tremblante.

La mère cacha ses mains, enveloppées de bandes de toile, sous les deux pointes de son châle, et se mit à marcher plus vite.

Le quai était solitaire et sombre. De tems en tems un fiacre glissait lentement de la chaussée dans l'ornière, d'où il remontait plus lentement pour glisser encore. Quelques hommes, la figure couverte d'un cache-nez, réchauffant leurs mains gantées dans les manches de leurs grosses redingotes, couraient en frappant des pieds, et heurtaient nos deux pauvres femmes, qui, à peine vêtues, se traînaient péniblement appuyées l'une sur l'autre.

Chaque pas était pour elles une douleur, mais non une plainte, car le bruit de leurs dents qui s'entrechoquaient se faisait seul entendre.

Bientôt la neige cessa de tomber; la scène devint plus animée, les magasins étaient éclairés avec élégance, et de nombreux équipages se dirigeaient vers une des rues du faubourg Saint-Germain.

« Avançons! dit la mère exténuée de fatigue; il y a sans doute ici une fête, j'aperçois des illuminations, des gendarmes; avançons!

» — Es-tu bien sûre que ce soit une fête? »

La petite effrayée du bruit retenait sa mère par le bras.

« Oui, j'en suis sûre, répondit-elle en soupirant avec amertume, je m'y connais; et moi aussi j'en ai donné des fêtes!...

» — Nous avons donc été riches? Oh! que je suis contente, s'écria la pauvre petite en sautant de joie, nous avons été riches!

» — Silence, Léonie, silence! dit sa mère d'une voix sombre : nous ne le sommes plus. Au lieu de donner des fêtes, apprenez maintenant à demander l'aumône. Écoutez-moi : vous allez chercher toutes les occasions de rendre un service, ensuite vous tendrez la main pour en recevoir le salaire; car ce n'est pas notre faute si nous sommes pauvres, et la honte n'est que pour ceux qui l'ont méritée.

» — Oui, répéta doucement Léonie, la honte n'est que pour ceux qui l'ont méritée.

» — Va, mon enfant, dit la mendiante en serrant sa fille dans ses bras; lorsque mes engelures seront guéries, je travaillerai encore... C'est la première, c'est la dernière fois que tu demandes l'aumône... Pardonne-le à ta malheureuse mère; » et des larmes étouffèrent sa voix. Puis, comme si une idée plus impérieuse que la honte eût traversé son esprit, elle se hâta de rabattre le fichu qui couvrait la tête de sa fille, de manière à cacher ses grands yeux, enveloppa ses joues d'un autre fichu qu'elle noua en marmotte; et grâce à ces précautions, on pouvait à peine la reconnaître. « A présent, va, mon enfant, dit-elle, je ne te quitterai pas, n'aie pas peur. »

Elles suivirent la foule, et se trouvèrent bientôt éblouies par l'éclat des ifs chargés de lampions qui décoraient les deux côtés de la porte d'un vaste hôtel. Une galerie couverte partait du péristile, traversait le milieu de la cour, venait recevoir, au sortir de leurs voitures, les personnes invitées, qui, marchant sur de riches tapis, parmi de gracieuses statues, des vases chargés de fleurs et de précieux arbustes, arrivaient au sommet de l'escalier, où cinq domestiques, italien, anglais, espagnol, allemand et français, portant chacun le costume national, annonçaient à haute voix les noms de leur pays.

Craignant d'être chassées par les gendarmes, la mère et la fille allèrent se cacher derrière une borne. Là, elles virent passer des femmes élégantes, qui se glissaient avec précaution entre les voitures et la muraille. Peut-être étaient-elles ennuyées de suivre la file, ou bien n'osaient-elles pas descendre de fiacre, soutenues par d'ignobles cochers en guenilles, devant d'insolens laquais galonnés. Une d'elles laissa glisser son boa par mégarde aux pieds de Léonie, et continuait son chemin... lorsque Léonie, ramassant le boa, courut, malgré la foule, et le rendit à la jolie danseuse, qui, apercevant les haillons dont la pauvre petite était couverte : « Mon ami, dit-elle d'une voix douce à un gros monsieur emmitouflé dans une grosse douillette, avez-vous quelque monnaie pour donner à cette enfant?

» — Non madame, non, je n'en ai pas, répondit le gros monsieur en colère; croyez-vous donc que je vais m'arrêter ici, au risque de gagner un rhume, parce que vous avez eu la maladresse de laisser tomber votre boa? Non, madame, non! cela vous apprendra à mieux le nouer une autre fois. Un boa de trois cents francs! cria-